

BENNY ZIFFER

Entre nous,
les Levantins

CARNETS DE VOYAGE

traduits de l'hébreu
par Jean-Luc Allouche

ACTES SUD

AVANT-PROPOS
DE L'AUTEUR

RENCONTRE AU THÉÂTRE

Mes parents décédés se levèrent pour contempler leur fils en train d'accomplir un vieux rêve : rassembler ses récits de voyage dans un livre. Mon père apparut en pyjama, tandis que ma mère, comme à son habitude, s'attarda pour rajuster son peignoir devant le miroir, en criant : "Une minute!" De leur vivant, ils m'incitaient à devenir un écrivain voyageur et non un romancier, parce que mes romans, trop provocants à leur goût, leur portaient tort ainsi qu'à d'autres personnes. Après le décès de ma mère, le jour où j'annonçai à mon père que je partais en voyage pour quelque temps afin d'écrire un nouvel ouvrage, il me dit : "J'espère que, cette fois-ci, tu vas choisir un sujet différent!" Sous-entendu : Tu ne vas pas encore écrire un roman grossier si désagréable à lire...

Après qu'ils eurent reçu cette bonne nouvelle, nous convînmes de nous retrouver à la cafétéria du Théâtre national, mais sans fixer le jour ni l'heure. De leur vivant, ils avaient l'habitude de se rendre au théâtre longtemps avant le début de la séance pour trouver une place de parking, puis de s'installer à la cafétéria et de prendre un café. Somme toute, mes parents ont eu une belle vie, une vie remplie d'amour. En les évoquant ainsi, les larmes me viennent aux yeux.

Je les rejoignis brièvement avant le début de la représentation et m'assis à la place qu'ils m'avaient gardée. Ils n'avaient pas changé depuis leur décès et paraissaient plus détendus qu'à l'heure où nous nous étions quittés. Médecin de famille chevronnée dans un dispensaire, ma mère connaissait beaucoup de monde dans ce public de vieilles personnes assises autour de nous. Il y avait dans cette salle l'un de ses anciens patients, le poète yiddish

Abraham Sutzkever, elle voulut l'aborder, mais je l'arrêtai net : "Mais, maman, c'est impossible. Il est mort." Mon père se rendit au buffet pour apporter le café, puis revint à petits pas, tenant le plateau à deux mains, veillant à ne pas renverser les tasses pleines à ras bord. En m'apercevant, il s'écria : "Tu vois ? Toute ma vie, je t'ai dit : Un jour peut-être, tu deviendras un homme, mais ce jour-là, je ne le verrai pas. Et voilà que tu es devenu un homme !"

Comme ils n'étaient pas de grands voyageurs et qu'ils ne se résignaient pas à l'idée de l'embarras évident que comporte tout voyage, ils préféraient s'évader en imagination et abandonner tous ces aléas aux autres. Fidèles abonnés du *National Geographic*, ils dévoraient chaque numéro et en décrivaient le contenu comme si eux-mêmes avaient visité les lieux évoqués dans ce magazine. Chaque fois qu'un de mes articles paraissait dans un journal, ils me téléphonaient et me rapportaient dans le moindre détail ce que j'avais écrit pour bien me prouver qu'ils avaient méticuleusement tout lu. Ensuite, mon père se rendait à la poste pour photocopier des exemplaires du reportage et les distribuer aux proches et aux amis.

J'ai hérité de mes parents leur appétit des récits de voyage. Deux écrivains voyageurs sont mes préférés : Bruce Chatwin et Colm Tóibín. *En Patagonie* de Chatwin m'a servi de modèle pour l'écriture de mon premier roman, *Marche turque*. J'ai lu tous les ouvrages de Chatwin, sa biographie et ses écrits posthumes. Après avoir épuisé tout ce qu'il a pu écrire, j'ai découvert les récits de voyage de l'écrivain irlandais Colm Tóibín (plus tard, j'ai appris qu'il fallait prononcer son patronyme "Tobin", mais, entre-temps, ses ouvrages ont été traduits en hébreu sous le nom de Toïbin). Tóibín a réuni ses récits en trois recueils : l'un décrit son périple à travers des lieux de pèlerinage catholiques en Europe (dont un à Auschwitz!), un autre en Irlande, sa patrie, et enfin, ses déambulations dans Barcelone.

Ce que j'apprécie le plus chez Chatwin comme chez Tóibín, c'est leur faculté à décrire un endroit étranger comme s'il était familier et intime. C'est ce que j'ai souhaité exprimer dans mes propres récits.

J'ai lu d'autres récits de voyage d'autres écrivains, comme W. G. Sebald, mais je n'y ai pas trouvé ce qui j'y recherchais, à cause de leur intellectualisme excessif et de l'étalage de leurs

tourments intérieurs qui paralysaient mon imagination. Il ne manque pas, non plus, d'écrivains voyageurs français ; il me semble d'ailleurs que ce sont eux qui ont inventé ou, du moins, peaufiné le genre dénommé "flânerie", dans les rues de la ville ou sur les chemins de campagne, en se dépouillant de toute idée préconçue pour laisser les paysages parler d'eux-mêmes. Mais, là encore, j'ai été frustré. Qu'un écrivain évite de manière obsessionnelle d'évoquer une chose ou l'autre gâche les délices de l'écriture.

En disciple de Chatwin et de Tóibín, je n'ai voyagé que dans des endroits que je connaissais déjà, cette pétition de principe dût-elle paraître paradoxale. Un voyage ne m'inspire qu'à condition de m'apparaître comme des retrouvailles avec une chose rencontrée au cours d'une précédente visite ou dans mes lectures. C'est pourquoi je reviens sans cesse aux mêmes lieux, et, plus mes voyages se multiplient, plus l'enthousiasme, le jaillissement de la découverte et la capacité d'écrire sur le même lieu m'offrent la possibilité d'écrire avec un regard neuf.

Le répertoire des villes qui se sont ouvertes devant moi est assez réduit : Istanbul, Le Caire, Amman, Paris. Ces cités et leurs périphéries – parce que, parfois, le séjour dans ces métropoles gigantesques devient insupportable et me pousse à rechercher des havres éloignés d'elles. Je me souviens avec affection d'une excursion du Caire jusqu'à Rachîd, ou Rosette, que je connaissais par mes lectures comme le site où avait été découverte la "Pierre de Rosette", cette tablette qui a permis aux égyptologues de décrypter les hiéroglyphes. Mon périple à Rosette est consigné dans cet ouvrage.

Ce livre est dénué d'une intrigue soutenue, hormis l'enchaînement des récits les uns à la suite des autres. Il revient aux lecteurs de tisser le fil conducteur et de se raconter à eux-mêmes l'histoire qu'ils choisiront de se raconter.

J'espère qu'il répondra aux souhaits de mes parents, qu'il ne provoquera pas de colère, qu'il ne sera pas grossier et ne heurtera personne. Et, à l'heure de notre prochaine rencontre qui se déroulera dans un lieu vers lequel aucun avion n'achemine, où il n'y a guère de contrôles de sécurité, ni de queue devant le contrôle des passeports, ni de valises à porter, à ce moment-là, mes parents pourront me sourire.

LE CAIRE,
SOUK AL-GOMAA

CHOA EST LE NOM D'UN LIEU EN AFRIQUE

Le souvenir des livres que j'ai achetés et que je n'ai pas lus ; des livres dont il me semble que je les ai lus et dont, à dire vrai, j'ai entendu parler dans d'autres livres ; des livres que j'ai achetés avec l'intention de les lire, mais le temps passe et chaque fois que je les aperçois sur le rayonnage, je me dis que je n'aurai peut-être jamais l'occasion de les ouvrir ; le souvenir de ces livres ne s'effacera pas mais reviendra se réincarner dans l'existence d'autres individus. Quelques-uns aboutiront entre les mains d'inconnus, dans des librairies d'occasion, ou seront jetés en tas à côté de poubelles. Celui qui les trouvera les feuillettera, en prendra quelques-uns et rejettera le reste.

Je ruminais ces pensées au marché aux livres anciens du Caire, derrière les jardins d'Ezbékieh, près de la station de métro Attaba, et au marché improvisé de colporteurs, à la sortie des bouches du métro. Lors de mes premières visites au Caire, il y a plus de vingt ans, les jardins d'Ezbékieh étaient ouverts aux promeneurs, aujourd'hui ils sont fermés à double tour par de lourds portails. Les revendeurs de livres ont placé leurs stands contre les grilles du jardin à l'instar des boîtes des bouquinistes sur les quais de la Seine. En ces temps-là, on pouvait voir au coin des rues de la ville des charrettes attelées à un âne, débordant de livres en français et en anglais, et des passants fouillant dans le tas et achetant les ouvrages pour quelques sous.

Ces trésors, vestiges de bibliothèques privées d'habitants exilés dans les années 1950 et 1960, n'ont fait que se tarir. Le marché aux livres d'occasion d'Ezbékieh s'est institutionnalisé et qui-conque y cherche quelque mystère doit faire preuve d'imagination

pour y trouver une lueur de pittoresque. Ezbékieh est une esplanade dallée, sans ombre, ceinte de stands tous semblables et numérotés, contenant des amas d'ouvrages défraîchis, la plupart en arabe, et çà et là, en quantités minuscules, une pile de livres en langues européennes.

J'ai déambulé d'un stand à l'autre, d'un caisson à l'autre, j'ai palpé ces rescapés de l'exil, des livres de poche fatigués, des manuels scolaires de littérature, des textes choisis pour le baccalauréat français. Dans une boutique, deux manuels d'hébreu étaient largement exposés, deux opuscules récents dont les auteurs étaient des spécialistes d'hébreu de l'université du Caire. Dans d'autres boutiques, on ne vendait que des brochures et des livres en anglais consacrés à l'informatique et à la communication. Quiconque se flatte d'être écrivain doit venir ici en pèlerinage pour constater ce qui restera de ses écrits. Car au milieu de ces décombres de la chose écrite, nul respect accordé à Thomas Mann ni à Alfred de Vigny (j'ai essayé de tirer son recueil de poésies *Les Destinées* d'un tas et j'ai renversé toute la pile. Finalement, je ne l'ai même pas acheté parce que je me suis rappelé que j'en possédais déjà un exemplaire), il n'y en a que pour les méthodes d'informatique et les cours de graphisme sur ordinateur.

Dans une échoppe, dans la partie la plus reculée du marché, je me suis étonné de découvrir un livre en hébreu publié aux éditions Shtiebel, à Varsovie, en 1922 : *Dans les forêts de Pologne* de l'écrivain yiddish Opatoshu. Ma première impulsion fut de le délivrer de son exil, mais un instinct contraire me dicta que, justement ici, cet ouvrage resplendissait de l'éclat des lettres hébraïques. Si je l'emportais avec moi en Israël, il ressemblerait à tous ces nouveaux immigrants, un juif disgracieux de plus, un juif de l'exil qui, de plus, s'exprime en yiddish et nous accable de sa vétusté jaunissante et décatie. Je l'ai donc laissé à un jeune amateur d'hébreu qui un beau jour tomberait dessus et l'adopterait avec une ferveur candide.

Dieu sait pourquoi, au stand voisin, je me suis laissé tenter par un recueil en français d'écrits de saint Thomas d'Aquin, aux éditions catholiques du Cerf. Le livre datait de 1965. La couverture portait une reproduction d'une statue du Christ de la cathédrale d'Amiens, une main tenant un livre, l'autre pointant

deux doigts pour signaler l'Ancien et le Nouveau Testament. Le livre n'a vraisemblablement pas eu beaucoup de lecteurs, et il se peut que le propriétaire antérieur ne l'ait jamais ouvert, car les pages intérieures étaient immaculées, seules les pages extérieures étaient souillées de taches de rousseur. Symptôme typique du papier dont le processus de fabrication emploie de l'eau sur des machines métalliques et dont les restes contenus dans les fibres, avec le temps, rouillent. Autre exemple d'un livre qui a dû appartenir à quelqu'un qui s'est dit "Un de ces jours, je le lirai...", et qui n'a pas tenu sa promesse. À présent, l'ouvrage est passé dans les mains d'un autre parjure. Mon Dieu, fais que j'aie le temps de lire au moins les chapitres de Thomas d'Aquin sur la miséricorde. Et aussi celui sur la vache rousse.

Le vendeur de ce stand a repéré en moi un homme miséricordieux, prêt à sauver de l'oubli tous ses livres en français, et il s'est empressé d'étaler sous mes yeux tout son stock français, manuels scolaires anciens et récents, livres pour la jeunesse, dont l'un de la Bibliothèque rose, *Mémoires d'un âne* de la comtesse de Ségur. Dans mon enfance, ce fut le premier ouvrage que ma famille maternelle m'expédia d'Istanbul lorsqu'elle estima qu'il était temps pour moi de pénétrer dans le palais de la littérature française. Et voilà qu'il avait existé au Caire d'autres familles semblables à la mienne, des familles francophones qui considéraient l'univers comme francophone et estimaient que tout être humain cultivé devait maîtriser cette langue à la perfection. Ces familles achetèrent les ouvrages de la comtesse de Ségur pour la jeune génération, qui peut-être n'y jeta même pas un coup d'œil, et en grandissant les vendit avec les vieux manuels scolaires, pour s'acheter une glace avec les quelques sous reçus.

Pour ne pas décevoir le vendeur, je lui ai acheté un autre livre, bien que je sois sûr de ne pas le lire. Ce qui m'intriguait, c'est qu'il avait été emporté ou volé de la bibliothèque du Centre culturel français d'Héliopolis, à en juger par les tampons et par une inscription en français témoignant qu'il avait été "reçu et enregistré le 2 octobre 1976" et "catalogué sous le numéro 315". En fin de volume, un feuillet était collé portant les dates de prêt et de restitution signées. La dernière date était celle du 16 mars 1982. Le dernier lecteur, sans doute vaut-il mieux dire la dernière

lectrice, car dans mon imagination, les lecteurs qui empruntent aux bibliothèques des centres culturels français dans le monde sont des femmes ; la dernière lectrice a sans doute oublié de restituer l'ouvrage, peut-être est-elle tombée malade, ou bien trop vieille pour se déplacer jusqu'au centre culturel, a-t-elle demandé à son petit-fils de le rendre. Lequel a oublié de le faire. Tout cela se passait aux environs du 16 mars 1982. Le titre de l'ouvrage : *Les Innocents* de Francis Carco.

Ma part de grâce littéraire m'attendait quatre stands plus loin. Je le repérai au premier regard, *Le Lys dans la vallée* de Balzac, et je sus en mon for intérieur que le moment était venu de céder. Un jour, ma mère me dit que si je le trouvais – rien ne pressait – elle serait heureuse de le relire, dans sa jeunesse, c'était le roman de Balzac qu'elle préférait entre tous, car il était si triste et si romantique. Je tendis la main vers l'ouvrage, quand je me souvins que ma mère n'était plus de ce monde et que je n'avais personne pour qui l'acheter.

Le vendeur n'était pas très acharné à la vente, il me fit comprendre qu'il allait se préparer du thé, que je lui garde son étal. À ce moment précis, un client se présenta et me demanda un livre dont les seuls mots familiers à mes oreilles étaient : Gamal Abdel Nasser. Je lui fis signe avec deux doigts réunis en cornet : "Attends un instant." Puis un barbu vêtu de la soutane blanche d'enseignant coranique me tendit un papier portant le titre du livre qu'il désirait. À lui aussi, je fis signe : "Attends un instant."

Je retirai mon Balzac de la pile, dans la reliure jaune des éditions Garnier, 1966. Ce livre appartenait à une dame Amal Mansour, femme très cultivée, peut-être professeur de littérature à l'université du Caire, et Balzac relevait de sa spécialité parce qu'elle n'avait laissé aucun espace sans notes : partout entre les lignes et dans les marges, dans un français prodigieux, et ici et là, la traduction en caractères arabes pour ses étudiants peu familiers des mots français rares. Par exemple, le mot "lentille" ou "pile de pont". Parfois, elle commentait les descriptions de la nature de Balzac, les jugeant ridicules ou absurdes, comme pour telle fleur dont il est impossible qu'elle fleurisse à une certaine saison. Ailleurs, elle corrigeait Balzac et signalait en marge que l'expression "tas d'immondices fleuries" n'était pas logique et que Balzac avait

eu l'intention d'écrire "tas d'immondices en décomposition". Qui es-tu, Amal Mansour? As-tu disparu toi aussi, comme ma mère qui, lorsque enfin j'ai l'occasion de lui acheter le livre qu'elle désirait, m'a quitté?

Le vendeur est revenu. Le barbu en soutane blanche lui raconte que j'ai accompli bravement ma mission de substitut. En échange, je reçois le livre avec une grosse ristourne, 5 livres au lieu de 20. J'ai compris que je venais d'être contaminé, après quelques années de sevrage, par le poison de l'addiction aux ouvrages anciens. Le symptôme principal de cette dépendance est qu'à mon retour à l'hôtel, je suis saisi d'effroi à l'idée de n'avoir pas bien examiné toutes les piles et d'avoir peut-être raté un livre important qui aurait pu changer ma vie.

Le lendemain, je suis retourné fouiller dans les piles. Est-il possible que la demande soudaine pour les ouvrages en français ait conduit les vendeurs à aérer leurs stocks pour qu'on y décèle d'autres livres anciens en français? Ou alors est-ce moi qui, à force de chercher la veille, n'avais rien vu? Car sur le premier étal à droite de la porte d'entrée du marché un amas prometteur de délices m'assaille : une biographie de Paul Claudel par Gérard Antoine, le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert et, pour couronner le tout, le récit de voyage dans les pays arabes d'Arthur Rimbaud, dont un chapitre évoque son séjour au Caire, durant le mois d'août 1887. Rimbaud, qui a jeté à la face du monde sa poésie géniale écrite avant ses dix-huit ans, puis s'est lancé à l'aventure en Afrique sans plus s'intéresser à la "littérature", est mort à Marseille à l'âge de trente-sept ans, amputé d'une jambe. Rimbaud, à en croire son entourage, était un être particulièrement insupportable, à l'instar de nombre de poètes, mais Flaubert, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, les définit cyniquement par ces mots : "Poète : synonyme (noble) de nigaud (rêveur)."

J'ai donc une raison "littéraire" de venir au Caire en plein mois d'août – je n'y ai pas songé d'avance, bien sûr, et je l'ai élaboré comme une justification *a posteriori* : Rimbaud se trouvait là en août. Ce qui à mes yeux transforme août en mois sacré dans la cité sacrée. Et comme il n'existe ici aucun lieu auquel se raccrocher, aucun site de pèlerinage qu'on puisse toucher comme Rimbaud, j'ai décidé qu'il y avait une intention mystique derrière le

fait que le jeudi 18 août 2005, j'ai découvert l'ouvrage d'Alain Borer, *Rimbaud d'Arabie*, enfoui sous une pile dans un stand de livres d'occasion du marché d'Attaba.

Lu au hasard d'une page du livre d'Alain Borer, *Rimbaud d'Arabie* (essai, Le Seuil, 1991) : Le Caire, Égypte, jeudi 25 août 1887. Il convient d'arriver par le sud pour visiter Le Caire. Quand on débarque d'Europe, on a l'impression de mettre le pied en Inde. Mais, quand on revient d'Afrique noire vers le passage des berges du Nil, au terme d'une longue plongée – en retenant son souffle – au cœur de l'immensité désertique, il nous semble être de retour en Europe, comme si nous émergions de nouveau à la surface des eaux. Après “les steppes des herbes hautes”, Rimbaud redécouvre dans la ville fatimide “un mode de vie du style européen”, dont il a oublié l'existence. Le Caire lui enseigne à quel point sa vie était étrange et pauvre depuis de longues années. Grand et svelte, les yeux gris et tout de blanc vêtu, Rimbaud se fraie un chemin dans le dédale monstrueux des khans et des marchés, entre des échoppes d'où s'échappent des mélodies langoureuses, suaves, mêlées à d'innombrables odeurs... Il est “très affaibli” des suites de sa mission avortée au Choa, il avance de cette même foulée pressée, à grandes enjambées : et, comme toujours, l'épaule gauche précède la droite d'une bonne longueur... Et il boitille un peu, à cause de sa ceinture bardée d'or, dont le poids est désormais de huit kilos, et “ça lui flanque la dysenterie”. Ce matin-là, non loin du marché Al-Ghourî où se déroulent les échanges commerciaux, il dépose 16 000 francs or à l'agence locale du Crédit lyonnais. Accompagné de son fidèle Ajami, dont le nom suggère le mot français “ami”, contraint de courir pour le rattraper, Arthur Rimbaud connaît au Caire “une vie libre”, qui n'est pas sans rapport avec son “Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien”, aspiration évoquée au futur dans son poème *Sensation* écrit en 1870. Comme toujours, la vision du “repos” à mille lieues des “idées” en tout genre.

J'ai noté deux, trois remarques en marge du texte. Première note : une expression aussi simple que *se faufiler*¹* ne possède pas

1. Les mots et expressions en italique suivi d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

d'équivalent exact en hébreu. Comment décrire ce déplacement dans les ruelles étroites et bondées, parfois à contre-courant de la marée humaine, parfois en se plaquant contre un mur pour pouvoir passer, parfois en rétrécissant dans une anfractuosité entre un mur et une carriole débordant de marchandises? Deuxième note : qu'il est bizarre le nom de cette région de l'Abyssinie, "Choa", où s'est achevé sur un échec cuisant et une perte financière énorme le périple de la caravane de produits que Rimbaud avait conduite dans les profondeurs du continent. Troisième remarque : le marché "Al-Ghourî" d'aujourd'hui est le même, avec ses ruelles sinueuses à l'ombre du palais Al-Ghourî, à gauche, et de "Wékalet al-Ghourî" ou auberge, à droite, face au bazar touristique de Khan al-Khalili. Au marché Al-Ghourî, on écoule de nos jours appareils ménagers, ustensiles de cuisine, serviettes, literie, vêtements ; il y a aussi, une rareté dans la ville, un atelier de confection de tarbouches et des ateliers traditionnels de fabrication de bougies. Selon le témoignage écrit, Rimbaud a cheminé dans les mêmes conditions, dans cette ruelle principale s'étendant presque en ligne droite, avec une légère courbe devant le bâtiment d'une école et d'un puits ottoman restauré, jusqu'à Bab Zouwayla, la porte de la cité fatimide. Et peut-être s'est-il arrêté, tout comme moi, au milieu d'une grande foule agglutinée autour d'un portefaix dont les cageots empilés sur son dos sont tombés, et les vendeurs proches se sont précipités pour aider le malheureux, lui dont la vie est pire que celle d'un âne. Par moments, il a dû mettre le pied par inadvertance dans une flaque de boue, ou dans les crottes fraîches d'une bête, et je l'entends lâcher une bordée d'injures.

En quittant le marché aux vieux bouquins d'Attaba, je remarque un changement par rapport à l'avant-veille dans le marché improvisé sur l'esplanade autour de la bouche de métro. Pour un œil peu exercé, on dirait un monceau d'emballages en carton entassés sur des caisses de roseaux contenant des marchandises prêtes à être remballées au besoin, et l'oreille perçoit les supplications des colporteurs les plus enrôlés, les plus maladifs du Caire. Une rumeur de catastrophe naturelle? Un objet suspect? Les premiers, les vendeurs à la sauvette soudanais remballent leurs affaires : une cohorte de réfugiés soudanais était installée à demeure le

long d'un mur, devant un bout de tissu proposant portefeuilles et objets en cuir. Avant eux, se sont égaillés, pieds nus, tous les possesseurs d'une carriole, courant avec leur engin cahotant, tandis que les blocs de glace dans les grosses jarres de jus de mangue et de tamarin semblent sur le point d'éclater comme un *Titanic*. Les vendeurs de vêtements jettent leur camelote en désordre dans des cartons, les entassent pêle-mêle et s'éloignent en courant, leur fonds de commerce sur le dos, avec enfants et femmes de surcroît, tandis que l'une d'elles s'égosille : Mouhammad, Mouhammad ! Des enfants en haillons profitent de la cohue pour glaner ce qui est abandonné pendant la débandade : une mangue tombée d'un panier, une goyave ratatinée, un régime de dattes écrasées par les fuyards, des rouleaux de carton, tandis qu'un mioche prend tout son temps pour ramasser méticuleusement un élastique blanc et contemple son trésor avec un modeste bonheur.

La police déboule. C'est la raison de la cohue. En tête d'escadron, un officier vêtu de blanc et d'or étincelants, aux galons scintillants, donne ou reçoit des ordres dans un talkie-walkie. La police attend un peu que le terrain soit déblayé. Alors commence l'assaut sur la place débarrassée de toute présence humaine. L'ordre est lancé de presser l'allure, la foule regarde, étonnée, à l'écart, redressant le cou pour mieux voir. "Là-bas !" crie l'officier. Les policiers subalternes obéissent comme un seul homme et sautent par-dessus le portail fermé des jardins d'Ezbekieh. Sans difficulté, ils attrapent le délinquant appuyé au tronc d'un cocotier derrière un bosquet de jasmins. Puis un autre délinquant : l'un, portant sur le dos deux douzaines de valises, de sorte qu'on dirait une tour de valises ambulante. Et l'autre, courbé sous un baluchon gigantesque entouré d'une grosse couverture. Un coup de matraque. Il tombe. On ordonne à un policier de transporter le baluchon à sa place. Un autre policier ou deux portent le pauvre hère, ils ne le traînent pas mais soulèvent son corps par-dessus le portail et le lancent sur le trottoir. Il se redresse après la chute. On lui ordonne d'ouvrir le baluchon sur place. Il est contusionné, affolé et ses mains tremblent. L'officier, impatient, brame d'emporter le tout, les paquets et les hommes, jusqu'au poste de police.

On assiste alors au spectacle d'une procession muette. Le porteur de la tour de valises avance courbé, crachant un sillage de

sang (on a dû sûrement lui briser une dent). On les jette dans un camion. Une femme en pantoufles se rue en hurlant sur les policiers, mais en vain, bien sûr. Qu'est-ce qu'ils ont fait? les supplie-t-elle. Elle les implore. La question est de savoir ce que contenait le baluchon. Quelque chose ayant un rapport avec le terrorisme? Oui, le terrorisme.

Des rires de soulagement. Et, peu à peu, à l'insu des autorités, les paniers tressés reprennent leur place, sur lesquels les cartons sont étalés, et les carrioles de jus de fruits reviennent, Allah le Clément, le Miséricordieux soit loué! Cela se passe presque le même jour où Rimbaud, un jour d'août d'il y a cent vingt ans et des poussières, se trouvait là. Je l'interroge : Vraiment, quel sens y a-t-il à la littérature? J'entends un bon à rien braire : "C'est comme je vous l'dis, c'est sûr, quelque chose qui a à voir avec le terrorisme..."

*

D'aucuns estiment que je multiplie mes voyages au Caire en dissimulant ma qualité d'espion sous la couverture du journaliste de voyage, mais un beau jour, mon masque tombera et ils pourront s'écrier : "Je vous l'avais bien dit!" D'autres, sans aller jusque-là, évacuent le tout en me traitant d'excentrique. Comme un fou du vélo, ou un coureur acharné de jupon, je serais dingue du Caire.

Les uns comme les autres ne savent pas à quel point ils se trompent. Mon intérêt pour Le Caire découle d'une haine inextinguible. Pour ma part, Le Caire peut disparaître de la surface de la Terre. J'exècre Le Caire et je m'en veux d'avoir gaspillé mon temps, mon argent et mon énergie durant des lustres, pour m'y rendre et y séjourner. Et toutes les promesses que j'ai cru respecter n'ont pas été tenues. Le Caire ne me répond pas. Ce qui m'y ramène, c'est l'espoir que peut-être cette fois-ci, je pourrai l'adorer pour qu'il soit ce que je désire qu'il soit. Ô Le Caire, sois à moi, ô Le Caire, sois mien! Contrairement aux règles de grammaire de l'hébreu, je m'adresse à cette ville au masculin. Voilà une raison supplémentaire d'écrire à propos du Caire. Je veux prouver que la raison de mon attirance pour Le Caire réside dans sa

virilité. Une cité mâle. Une ville fier-à-bras, macho. Tu t'obstines à ce que je t'écrive? Tiens, voilà, j'écris.

Si je ne l'écris pas pour délester mon appareil digestif, il ne me restera plus rien à écrire d'autre. J'ai fait mille tentatives pour contourner cet obstacle, mais en vain. Chaque fois, je suis revenu à la case : "D'abord, règle tes comptes avec Le Caire", il me poursuit même pendant mes rêves nocturnes. C'est pourquoi je déclare : tout ce que j'écrirai ici l'aura été à mon corps défendant, à un moment peu propice à l'écriture, et avec la pleine conscience que ce n'est pas pour l'éternité (un mot exorbitant), mais j'écris à seule fin de satisfaire un besoin immédiat et simple : comme un fonctionnaire méticuleux, je veux laisser derrière moi un bureau net.

J'ai investi de grandes espérances dans Le Caire depuis ma première visite, en 1984. Chaque fois que j'y retourne, il me semble que quelque chose y change dans la bonne direction mais, aussitôt, la réalité m'explose au visage. Il reste aussi stupide qu'auparavant. Il vit d'expédients. Respire un air pollué. Des monceaux d'ordures colossales de marchandises périmées pourrissent au soleil. Le Caire est un mort vivant dont l'existence est suspendue à un cheveu. Il est drogué de souvenirs d'un passé glorieux qui, par un processus d'autosuggestion collective, lui fait croire que s'il a tenu le coup jusqu'à présent, cela continuera ainsi et la fin ne surviendra jamais.

Le Caire est une métaphore de la vie. De la mienne, comme de celle de chacun. La métaphore de la grande illusion dont chacun se berce : l'illusion de la continuité. Et ne répétez pas que mon attirance pour Le Caire est incongrue. Non, c'est une philosophie de vie. Je monte dans un car à Tel-Aviv et, douze heures plus tard, je me retrouve dans un ouvrage de philosophie énorme, dont les lettres sont représentées par les millions d'êtres humains grouillant dans les rues. Et ses mots sont incarnés par les maisons. Et les espaces entre les mots, ce sont les rues. Et les pages, les quartiers. Et le Nil offre le lien entre les pages. Le Nil! Toutes les théories s'évaporent devant le désir de se tenir au milieu d'un pont et de contempler le courant au-dessous de moi, la ville entassée autour de ses flots, superflue et nécessaire comme un décor du Nil, ou comme devant exister pour se refléter dans le Nil, et pour que l'être humain comprenne combien il est laid, inutile et stupide.